

# Le notaire Bastrenta, Walser et citoyen du monde

Henri Armand

Les premiers alpinistes – et les plus intrépides, comme aimait à le rappeler le regretté Bruno Favre – ce furent des Walsers.

Le Mont Blanc n'avait pas encore été conquis par Paccard et Balmat (le Cervin, lui ne sera dompté qu'un siècle plus tard) quand sept jeunes de Gressoney montèrent pour la première fois vers le sommet du Mont Rose. Voici la description qu'en donne le professeur Umberto Monterin :

« Il diciottenne Joseph Beck, di Gressoney, trovandosi nell'inverno 1777-78 ad Alagna ed essendo venuto a conoscenza del proposito di quelli di Alagna di salire nella prossima estate i ghiacciai del Monte Rosa per esplorare la valle perduta "das verlorene Thal", pensò di far proprio il progetto degli Alagnesi e per conseguenza a Pasqua, ritornato a Gressoney, lo comunicò a suo fratello Valentino, aggregandosi successivamente all'impresa Franz Castel, Jean Etienne Litschgi, Joseph Zumstein, Sebastian Linty e per ultimo Nicolaus Vincent.

Presi gli opportuni accordi sull'ordine di marcia e sul modo di camminare sul ghiaccio, sull'equipaggiamento ecc. in gran segreto la sera del 25 agosto 1778 si trovarono riuniti all'alpe Lavetz dove pernottarono. Ripartiti alla mezzanotte dopo aver superato l'Hoches Licht alle 4 iniziarono l'ascensione del ghiacciaio di Garstelet ed alle ore 12 raggiunsero la punta rocciosa posta nel mezzo di Lysjoch (m. 4288) da essi battezzata "Entdeckungsfels" (les rochers de la découverte). Dopo aver ammirati per due ore i verdi pascoli di Riffelberg e del Riffelalp e della valle di Zmutt, si ritrovarono a pernottare all'alpe Lavetz.

L'impresa venne ancora ripetuta nei due anni successivi del 1779 e 1780 »<sup>1</sup>.

Une belle légende du pays racontait que derrière la montagne existait une belle vallée riche de pâturages et de biens ; on l'appelait la vallée perdue (Verluoretal) que la progression des glaciers aurait rendue inaccessible.

Dans les récits des grands-mères, le long des longues veillées d'hiver, « le Verluoretal prenait l'aspect mythique d'une "vallée de l'âge d'or" ».

Voilà pourquoi les sept jeunes étaient partis. Ce que les avait poussés à réaliser cette grande entreprise pleine de risques et de difficultés (on ne connaissait pas encore alors, évidemment, toutes les techniques de l'alpinisme moderne, ni les « fers » du métier dont on se sert de nos jours) ce n'était pas la gloire, mais bien plutôt l'envie de connaître, de savoir enfin la vérité sur ce qu'il y avait au-delà des glaciers ; enfin, de maîtriser l'inconnu.

Le notaire Octave Bastrenta était un walsen de cette trempe ! Courageux jusqu'à l'excès, inébranlable dans ses décisions, toujours curieux de connaître, de savoir, de parcourir toutes les voies connues et moins connues et d'en tracer de nouvelles. Alpiniste de talent, il avait commencé par s'exercer, encore jeune, sur les Alpes Apuanes (il vivait alors à Gènes) où il fit plusieurs premières hivernales. Revenu en Vallée d'Aoste, il ouvrit plusieurs voies sur le Mont Blanc, notamment, avec Corradino Rabbi, la première intégrale de la Crête de Tronchey dans les Grandes Jorasses dont on retrouve la relation, écrite par lui-même, dans le Guide C.A.I. du Mont-Blanc<sup>2</sup>.

Toujours dans sa jeunesse il avait fait plusieurs premières non loin d'Issime, son pays natal, sur les Dames de Challant, la montagne, qu'il chérissait et, plus tard, ouvert différentes voies sur le Lyskam et le Breithorn. Il voulut aussi connaître d'autres montagnes, en dehors de la Vallée d'Aoste : il Pizzo Badile, entre la Suisse et la Lombardie, différentes voies sur les Dolomites et jusqu'à l'Elbruz, la plus haute montagne du Caucase (5642 m), sans oublier une expédition dans les Andes.

Peu de gens savaient, toutefois, qu'il était aussi responsable des cours des guides et porteurs avec Franco Garda et Giorgio Bertone et instructeur auprès de l'École d'alpinisme du C.A.I. dédiée à la mémoire de Giusto Gervasutti.



(Photo propriété Mme Cabianca Annabella veuve Bastrenta)

Et qui aurait pu deviner que cet homme, épris par les hauts sommets, aimait aussi et autant sonder les profondeurs de l'âme humaine ? C'est pour cette raison qu'il fonda au début des années '70 le « Groupe valdotain de recherches sociologiques » en étroite relation avec le Professeur Luciano Gallino de l'Université de Turin... Autour des années '80, toujours dans cette direction, il regroupera autour de lui plusieurs amis, pour expérimenter à partir du vécu de chacun, ce qu'il appelait "la psychologie concrète" qu'il tirait de l'œuvre du psychologue français Lucien Fèvre. C'est d'un vrai cours qu'il s'agissait dont le titre, déjà, laisse deviner ses propos : « Io e gli altri ».

Il organisait aussi des rencontres, des séminaires, des moments de confrontation et d'étude où, en profond connaisseur de l'esprit humain, il intervenait, en suivant les conseils de Socrate, avec des observations souvent "provocatrices", toujours avec la finalité évidente de rechercher des voies nouvelles pour l'avenir de la Vallée d'Aoste et, bien sûr de l'humanité, dans la dignité et la justice. Tous ces efforts convergèrent dans la fondation, quelques années plus tard, de l'Association pour le Renouveau de la Civilisation Alpestre (ARCA) : une vraie arche de Noé pour essayer de sauver plantes, animaux et gens du Pays d'Aoste du déluge provoqué par le capitalisme sauvage, ce que Chanoux appelait « La barbarie élégante du XX<sup>e</sup> siècle ».

Dans un document du 1975 il écrivait « L'activité de l'ARCA est portée à un renouvellement de la civilisation alpestre et tout particulièrement valdôtaine, dans la ligne exacte du respect des traditions et dans l'accueil critique de tout ce que le monde moderne offre d'utile et de digne. L'ARCA prend comme idéal démocratique celui d'autonomie fédérale du martyr Émile Chanoux et elle entend se battre contre le capitalisme soit privé, soit public et contre le gaspillage de la société de consommation... »

Il ne se lassait jamais de répéter qu'il faut partir de l'économie pour comprendre les événements et pour organiser un avenir plus à la mesure de l'homme et il nous incitait, nous les jeunes des Centres Culturels de l'époque, à analyser et à organiser les choses toujours dans cette optique. Pour ce faire, il nous donnait souvent des conseils et surtout des documents qu'il préparait, avec un rythme suivi, pour nous amener à réfléchir toujours plus sur les phénomènes de notre temps : les titres, déjà, nous informent du contenu :

- Il popolo valdostano sta vendendo la sua terra
- I Valdostani e l'iniziativa economica
- Una casa per l'uomo in Valle d'Aosta
- La società dei consumi e i Valdostani

Il disait : « Je le sais, nous en Vallée d'Aoste, nous avons nos langues à côté de l'italien : le français, le francoprovençal, l'allemand, le titsch et le teutscho... Mais à quoi sert ce riche patrimoine si nous maîtrisons de moins en moins notre territoi-



Aux pieds des hautes montagne du Pérou.

(Photo O. Bastrenta)

re, si l'économie écrase l'homme au lieu d'être à son service ? » Le point de départ de ses analyses était toujours la Vallée d'Aoste, mais le point d'arrivée c'était le monde entier car ce grand valdôtain, cet homme extrêmement concret qui savait se mettre à la disposition de tous, y compris les plus humbles paysans qu'il accueillait dans son bureau de notaire comme des frères ; cet homme qui, étant Président de l'Institut Agricole, pratiquait lui-même l'agriculture biologique dans ses beaux jardins de Courmayeur, cet ami qui nous manquera beaucoup aurait pu faire siens les propos de Saint-Exupéry : « L'expérience nous montre qu'aimer ce n'est point nous regarder l'un l'autre mais regarder ensemble dans la même direction ».

## NOTES

<sup>1</sup> Umberto Monterin, *Dal MonteRosa al Tibesti*, raccolta di scritti, Libreria valdôtaine, Aoste, 1986.

<sup>2</sup> R. Chabod, L. Grivel, S. Saglio, G. Buscaini, *Monte Bianco*, Vol II, Guide du C.A.I. - Touring, 1968.